

Neuroparenting

The expert invasion of family life

Jan Macvarish

Compte rendu de lecture

2016
Basingstoke
Royaume-Uni
Palgrave Macmillan
116 pages

par Zoé Perron, ingénieure d'études, École des hautes études en santé publique – Chaire « Enfance, bien-être et parentalité »

Le Royaume-Uni est probablement l'un des pays au monde où l'usage politique des neurosciences pour définir les politiques publiques dans le secteur de l'enfance et de l'accompagnement des parents (*parenting*) a été le plus radical. La sociologue Jan Macvarish en rend compte dans cet ouvrage. Même si les neurosciences, qui émergent à la fin des années 1960, n'ont pas *a priori* pour vocation de définir la meilleure manière d'éduquer les enfants, elles se sont développées dans un contexte où les dirigeants politiques ont estimé que

certains parents défaillants pouvaient compromettre durablement le développement de leurs enfants.

S'inscrivant dans la lignée des travaux de Frank Furedi⁽¹⁾ sur la construction des problèmes publics dans le domaine de l'enfance et de la parentalité, J. Macvarish décrit la manière dont, au Royaume-Uni, les connaissances acquises en neurosciences ont été peu à peu détournées et mises au service d'un projet politique d'interventions précoces et préventives en direction des parents de très jeunes enfants, afin de former ces parents,

voire de les « rééduquer », à leur travail parental. L'auteure défend que cette politique préventive de *neuroparenting* menace la vie privée des familles et les droits des parents en remettant en question les droits et les responsabilités fondamentaux sur leur rôle et leurs prérogatives qui existent depuis plus d'un siècle au Royaume-Uni.

Certes, les conseils aux parents existent depuis longtemps afin de les guider dans leurs tâches éducatives, mais cette fonction de conseil a pris récemment, à l'appui des neurosciences, une nouvelle

(1) Furedi F., 2008, *Paranoid parenting: Why ignoring the experts may be best for your child*, London, Continuum.

ampleur et une autre légitimité scientifique. Par « *neuroparenting* », il faut entendre un courant de pensée centré sur la fonction parentale elle-même et son impact sur le développement des enfants, pour lequel à présent, grâce à ces nouvelles avancées scientifiques, on sait, « une fois pour toutes », quelle est la bonne manière d'éduquer les enfants. S'adossant sur les découvertes en neurosciences concernant le développement du cerveau humain, les défenseurs de ce courant affirment protéger les enfants et prévenir les dépenses publiques engendrées par les mauvaises pratiques parentales.

À l'instar de certaines formules bien connues du grand public comme « *tout se joue avant 3 ans* », un courant de pensée a été lancé aux États-Unis par Davi Johnson Thornton, à la fin des années 1990, ayant pour but d'insister sur l'importance de former les parents dès le plus jeune âge de leur(s) enfant(s) : le « *mouvement des trois premières années* » (*first three years movement*). Pourtant, de sérieuses critiques ont été formulées à l'égard de ce courant de pensée, comme celle du professeur John T. Breuer, responsable d'une importante fondation américaine finançant la recherche en neurosciences, qui a publié, en 1999, un essai intitulé *Le mythe des trois premières années*, afin de dénoncer les positions de ce mouvement. Il y défend que les connaissances acquises en neurosciences ne permettent pas de formuler des conclusions comme celles avancées par D. J. Thornton et reprises dans les discours politiques de l'époque, essentiellement sur les effets à long terme du développement du cerveau dans l'enfance. Malgré ces critiques, le gouvernement britannique de David Cameron s'est focalisé, au cours des années 1990, sur les pratiques parentales jusqu'à s'immiscer au cœur de certaines catégories de famille avec l'objectif de protéger leurs enfants. La visée de cette

politique préventive était de rompre le cercle vicieux de la reproduction sociale (pauvreté, problèmes de santé, manque d'éducation) par des interventions précoces auprès des parents.

Parmi les recommandations et les prohibitions formulées dans le cadre de cette politique de prévention, J. Macvarish note particulièrement celles adressées aux femmes enceintes : pas du tout d'alcool pendant la grossesse, nécessité de l'allaitement (qui limiterait considérablement le risque d'autisme pour l'enfant), interdiction d'exposer ses enfants aux écrans ou de les confronter au stress, etc. La sociologue souligne à cet égard que les mères sont les principales cibles du *neuroparenting* et qu'il est finalement assez peu question des pères, sans doute du fait qu'elles sont davantage sommées d'être des « bons parents » et plus particulièrement soumises au regard et aux conseils des professionnels de la petite enfance. Quoi qu'il en soit, une multitude de pratiques courantes, telles que manger, boire, discuter ou s'inquiéter, sont décrites comme potentiellement pathogènes et instrumentalisées par cette neurobiologisation⁽²⁾ qui présente, parallèlement, le jeune cerveau de l'enfant comme pur (dans son état naturel), mais vulnérable à la corruption de la socialisation humaine.

En fait, les risques auxquels les enfants sont potentiellement exposés sont aussi nombreux que les conseils, voire injonctions, destinés aux parents. C'est la raison pour laquelle les défenseurs de ce mouvement des trois premières années considèrent qu'il est difficile de laisser les parents choisir seuls la manière d'élever leurs enfants, ils ne peuvent pas s'en sortir sans l'aide et le recours à des experts.

Jan Macvarish distingue donc clairement les connaissances et l'usage de ces connaissances dans une configuration sociopolitique particulière au Royaume-Uni. Elle décrit un système

dans lequel un *lobby* (entrepreneurs moraux défenseurs de cette thèse des trois premières années) devient assez influent pour orienter l'action de dirigeants politiques préoccupés par les conséquences perçues et les coûts induits par la pauvreté, en particulier celle des enfants. Dans ce contexte, les (mauvaises) actions des parents sont considérées comme les principales responsables de nombreux problèmes économiques et sociaux. Pour l'auteure, le développement et la commercialisation d'un certain nombre de programmes d'intervention au début des années 2000, voire l'institutionnalisation du *neuroparenting*, pourraient avoir pour conséquences une intrusion croissante dans l'intimité familiale afin d'y substituer des actions artificielles et mécaniques issues de savoirs prétendument experts.

Pour J. Macvarish, le *neuroparenting* est aussi une façon d'éviter d'aborder les questions morales et politiques en mobilisant la science et la nature comme sources de vérité universelle et incontestable. La principale menace du recours à ce *neuroparenting* serait de faire perdre aux parents leur capacité d'agir, leur autorité et leur autonomie, par des discours publics qui les dévalorisent et par des actions gouvernementales qui les soumettent à l'omniprésence de l'expert.

Cet ouvrage est intéressant car il permet de comprendre comment s'est forgée, dans le contexte britannique, une politique particulièrement drastique en matière de protection de l'enfance et de stigmatisation de certaines couches sociales. L'auteure donne à voir la mesure de l'impact d'un courant de pensée sur la fabrique de politiques publiques. Ainsi, ce livre peut être aussi perçu comme une leçon sur les limites et les écueils qui doivent être évités dans le domaine des interventions publiques sur la vie privée.

(2) Analyse qui consiste à expliquer le comportement animal et humain uniquement par l'étude du système nerveux et des neurones.